



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

57 | 2018
Libido sciendi

Cette fameuse « beauté du mort ». Engouement pour les savoirs du peuple et illusion disciplinaire dans la galaxie folkloriste des années 1880-1900

That Famous “Beauty of the Dead”. The Craze for Folklore and Disciplinary Illusion in the Folkloristic Galaxy (1880-1900)

Die berühmte „Schönheit des Todes“. Die Begeisterung für Folklore und die disziplinäre Illusion im volkstümlichen Universum (1180–1900)

Laurent Le Gall



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5955>

DOI : 10.4000/rh19.5955

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2018

Pagination : 91-105

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Laurent Le Gall, « Cette fameuse « beauté du mort ». Engouement pour les savoirs du peuple et illusion disciplinaire dans la galaxie folkloriste des années 1880-1900 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 57 | 2018, mis en ligne le 26 décembre 2020, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5955> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5955>

LAURENT LE GALL

Cette fameuse « beauté du mort¹ ». Engouement pour les savoirs du peuple et illusion disciplinaire dans la galaxie folkloriste des années 1880-1900

Porté par l'utopie d'un peuple maître de son destin, l'âge démocratique a été celui des tentatives de requalification d'une culture populaire jusqu'ici mise à l'encan. Ces tentatives ne purent aller toutefois sans une forme d'instrumentalisation de la part de ceux qui, au nom de la recherche d'un consensus, prétendirent lutter contre les forces jugées dissolvantes de la société. L'affirmation du folklore dans le dernier quart du XIX^e siècle relève ainsi d'un paradoxe : de l'incarnation d'un peuple en majesté fort de sa résurrection grâce à ce qu'il conservait de ses survivances, et donc, de l'ancestralité de la nation, il devint de moins en moins une catégorie en soi pour apparaître comme un qualificatif à la mode. Les folkloristes devinrent en effet, après deux décennies (1880-1900) d'efforts d'objectivation véritablement scientifique des connaissances, les victimes de sa popularisation. L'expression « traditions populaires » s'appliqua ainsi à un amalgame de pratiques, de formes et de productions culturelles, dont le sens ne fut pas suffisamment déterminant pour le mettre à l'abri des utilisations les plus faciles. Il y eut ainsi, pour ce qui concerne le folklorisme, un moment crucial, autour de 1900, qui le vit se muer, suite à son inachèvement disciplinaire, en un savoir consensuel propre à toutes sortes d'annexions.

En 1900 justement, dans le numéro de mai de la *Revue des traditions populaires*, Paul Sébillot publiait la nécrologie d'un de ses confrères, Jean-François Bladé. Né en 1827 à Lectoure dans le Gers, promu juge à Agen à quarante ans après avoir fait son droit à Toulouse, puis connu la bohème parisienne des années 1850. Au moment de son décès, Bladé apparaissait à ceux qui se revendiquaient peu ou prou de leur appartenance à la communauté savante des folkloristes, comme un collecteur d'envergure nationale. De lui, Sébillot brossa un panégyrique pour des raisons qui tiennent à la fois de sa position prédominante dans la sphère des études des traditions populaires et de l'exer-

1. Michel de Certeau (écrit en collaboration de Dominique Julia et Jacques Revel), *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois, 1980 [1974], p. 49-80, p. 57.

cice de style codifié de l'hommage (l'avis de décès et son cortège d'honneurs) qui participa à la construction volontariste d'un espace intellectuel. Quelques extraits viennent à l'appui de cette observation :

Tout en compulsant les archives écrites [qui lui permirent de devenir un historien local de la Gascogne], J.-F. Bladé comprenant l'importance des archives orales, s'occupait de recueillir des contes et des chansons; dès 1855, il avait en portefeuille sept ou huit contes qu'il avait notés avec le même soin qu'il montrait dans ses recherches historiques. En 1867, il fit paraître une partie de sa récolte sous le titre de *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*. [...] Les *Contes* de Bladé, si l'on met à part ceux de Stœber, furent en réalité le premier recueil scientifique de Contes français. [...] [suit une bibliographie] Ainsi qu'on le voit l'œuvre traditionniste de J. F. Bladé est considérable; elle est appréciée de tous ceux qui dans le monde s'occupent de folk-lore (*sic*), et c'est l'un des auteurs français qu'ils citent le plus souvent, et avec raison. [...] J. F. Bladé était correspondant de l'Institut de France et de l'Institut impérial germanique, mainteneur à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, et membre du Comité Central de la Société des Traditions populaires. Il avait été nommé en 1896, chevalier de la Légion d'honneur.²

Exemplaire d'un discours qui promut une réussite entrepreneuriale dans le champ balbutiant des sciences sociales, la notice apologétique ne cessa de conforter un topique qui concourut à l'élaboration d'une orthodoxie du folklorisme : chaque acteur était en puissance l'aiguillon d'une communauté soudée. De la *libido sciendi*, il ne fut toutefois pas question. À tout le moins littéralement. Reste qu'en célébrant un intellectuel médaillé et une soif d'érudition à ce point transcendante qu'elle commua une activité de loisir en une activité laborieuse, la notule de Sébillot définit *in fine* ce que la *libido sciendi* recouvrit prosaïquement : un « désir de connaissance » doublé d'une insatiable « curiosité ». Mû par une « morale du désintéressement » dont il a été souligné combien son épanouissement dans un espace scientifique en voie d'autonomisation contribua à l'identification d'un savant délesté de ses inscriptions sociales³, Bladé « se devait » d'incarner *post-mortem*, sous la plume de Sébillot, cette figure sur laquelle était gagée le respect de ses pairs : l'édification d'une vie tendue vers l'approfondissement de ses objets d'étude. La *libido sciendi* était à la fois un moteur et une fin en soi. Elle ne saurait toutefois être étudiée en tant que telle, au risque d'en faire sinon une essence déconnectée des configurations dans lesquelles certains acteurs l'expriment et l'utilisent. Être folkloriste à la fin du XIX^e siècle revêtit en effet un sens et

2. Paul Sébillot, « Nécrologie. Jean-François Bladé », *Revue des traditions populaires*, n° 5, 1900, p. 301-304.

3. Max Weber, *La science, profession & vocation*, Marseille, Agone, 2005, p. 20-23; cf. dans le même ouvrage la lecture qu'en propose Isabelle Kalinowski, « Leçons wébériennes sur la science & la propagande », p. 61-273, p. 262.

c'est de ce sens que dépendit en partie la valeur qui lui fut accordée⁴. C'est donc par là qu'il nous faut commencer.

LE FOLKLORISME, UNE *ILLUSIO* APPELÉE À FONCTIONNER ?

Il ne s'agit pas de sombrer ici dans l'illusion héroïque qui assigne à un individu une place que ce dernier s'attache le plus souvent à échafauder *a posteriori* pour justifier de sa position et l'occuper au plus près de ses intérêts. Il n'empêche : Paul Sébillot devint un pivot du folklorisme parce qu'il participa plus que ses confrères à son modelage. Rien ne le prédisposait pourtant à cela. Lorsqu'il publia en 1886 le premier numéro de la *Revue des traditions populaires*, l'ancien étudiant en droit qui avait fréquenté la bohème parisienne des années 1860-1870, le républicain qui disposait de ses entrées dans les milieux radicaux de la capitale, le sociétaire de la Société d'anthropologie de Paris⁵ apparaissait d'abord comme un dilettante. La cohérence de son parcours folkloriste, telle qu'il l'égrèna par la suite dans quelques souvenirs⁶, est ainsi inversement proportionnée à ses bifurcations sociales. Sa préemption sur un domaine de la connaissance – l'étude des savoirs du peuple – qu'il s'acharna à faire reconnaître comme un domaine de compétences spécifique peut s'analyser à l'intersection de plusieurs cadres.

Le premier concerne le champ scientifique. Sanctionnant une justification de la science toujours plus grande, sa structuration impliquait qu'il fonctionne non seulement sur une énonciation de sa légitimité, mais aussi grâce à des dispositifs de clôture séparant profanes et initiés⁷. Les effets en termes de scissiparité des disciplines et de concurrence, de veille aux frontières, de professionnalisation des spécialistes ou de fabrication de traditions cognitives auxquelles il était possible de se référer sont suffisamment documentés⁸ pour qu'il ne soit pas besoin de s'étendre. C'est donc un fait : alors que le folklore avait retenu l'attention d'observateurs-collecteurs depuis le début du XIX^e siècle, le folklorisme put être pensé dans sa dimension disciplinaire au cours des deux dernières décennies du siècle parce que l'écosystème scienti-

4. Jean-Claude Passeron, « Normes sociales et normes méthodologiques. À propos des styles d'intelligibilité dans les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, t. 34, n° 104, 1996, p. 11-55, p. 12.

5. Concernant son parcours, cf. Fañch Postic (dir), *Paul Sébillot (1843-1918). Un républicain promoteur des traditions populaires. Actes du colloque de Fougères, 9-11 octobre 2008*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2011.

6. Paul Sébillot fit publier ses souvenirs sous la forme d'un feuilleton, chaque semaine, dans *Le Breton de Paris* entre le 7 décembre 1913 et le 2 août 1914.

7. Pour un éclairage synthétique, cf. Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001.

8. Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (dir), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2006 ; cf. en particulier la contribution de Gérard Lenclud, « L'anthropologie et sa discipline », p. 69-93.

fique (évoquons entre autres la structuration des sciences de l'homme) était désormais favorable à sa naturalisation.

Le deuxième cadre est celui de l'érudition locale. La province antique des années 1830-1860, puis la France des sociétés savantes de la Troisième République en furent les principaux incubateurs⁹. Il s'y développa une relation à un savoir de proximité que partagèrent les membres d'une classe élitaires reliés par des affinités cognitives et par une perception partagée de la valeur de la science. Ce cadre érudit fut déterminant dans la formation d'un marché du folklorisme qui y puisa une partie de ses ressources – entendons par « marché du folklorisme » un segment d'un espace culturel défini par des acteurs (amateurs, spécialistes, littérateurs, entrepreneurs touristiques...) qui y avaient des intérêts distincts. Il se trouve en effet que la polymathie fréquente, en dépit de la spécialisation progressive de certaines sociétés, demeura ce périmètre, formel ou résiduel, d'intellection du monde où la pollinisation des savoirs constitua le gage d'un idéal de totalité. Les traditions populaires purent donc aisément se muer en une nouvelle entrée d'un *thesaurus* scientifique appelé à se déployer sous l'effet de la différenciation des points de vue et des pratiques. Le folklorisme bénéficia ainsi incontestablement de la tribune des sociétés savantes qui avait alors largement fait ses preuves.

Le consentement à la division du travail intellectuel mérite aussi d'être souligné. Si, sociologiquement parlant, les bataillons érudits de la première moitié du siècle ne ressemblèrent pas à la main-d'œuvre des auxiliaires des années d'avant-guerre – effets de la démocratisation scolaire et de la diversification des emplois intellectuels –, il n'en reste pas moins que les premiers léguèrent à leurs successeurs ce qui s'apparente à un modèle social : celui de l'amateur chevronné et dévoué. L'endossement de ce modèle reposa sur l'adhésion à des valeurs cardinales (le travail, la vocation) et à ce qu'elles nourrissaient en termes de distinction sur laquelle l'élite intellectuelle avait su capitaliser et qu'il s'agissait, dès lors, de ne pas démonétiser. Dans le prolongement, on soulignera, après Odile Paris-Barubé, combien la vocation érudite, un *ethos* de classe, fonctionna sur le mode de la révélation individuelle et de la rencontre quasi providentielle entre un individu et son objet¹⁰. Récurrence stylisée dans de multiples écrits, la trajectoire de Sébillot en fournit un cas d'espèce. Fils de médecin, natif de Matignon (Côtes-du-Nord), celui-ci s'était fait parisien en entamant une carrière de peintre, à un moment où l'affermissement du régime de singularité de l'artiste¹¹ lui conférait une place à part dans une société démocratique tiraillée entre l'excellence mérito-

9. Odile Paris-Barubé, *La province antique. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, Éditions du CTHS, 2011 ; Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du CTHS, 1998.

10. Odile Paris-Barubé, *La province antique. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, op. cit., p. 253 et suiv.

11. Nathalie Heinich, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005, p. 71 et suiv. ; Gisèle Sapiro, « "Je n'ai jamais appris à écrire". Les conditions de formation de la vocation de l'écrivain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, p. 12-33.

cratique et l'élimination des hiérarchies. Si la conversion d'un ressort vocationnel dans le domaine des beaux-arts en un ressort vocationnel dans un univers scientifique, qui en fit aussi un de ses marqueurs, tient de l'hypothèse, il n'en reste pas moins que la virtuosité de Sébillot dans son action de façonnement d'une communauté savante reposa sur la consécration d'un idéal d'accomplissement qui fut à la fois personnel et collectif.

Le troisième cadre procède des « savoirs romantiques » tels que Daniel Fabre, notamment, les a décrits et analysés¹². Définissables par les conditions de leur maturation dans une Europe post-révolutionnaire marquée au sceau d'un questionnement sur l'historicité, mais aussi par l'apparente multiplicité des points de vue, les savoirs romantiques ne sauraient être réductibles à la seule époque où ils émergèrent sous la forme d'une connaissance peu ou prou revendiquée. Une première cohérence repose dès lors sur une grille de lecture qui voulut restituer la société dans l'étrangeté de l'altérité (figure du dernier, vitrification de la société rurale). Elle investit le folklore dans un souci embryonnaire d'objectivation parce qu'il semblait à portée de regard et offrait d'étalonner la diversité des milieux sociaux et les distances qui les séparaient. Les savoirs romantiques pesèrent en effet, au fil des décennies, comme une ombre portée sur des biens culturels qui se trouvaient mis à la disposition d'un public lettré s'élargissant et plus consommateur d'écrits – que ces biens ressortissent à une littérature « régionaliste¹³ » friande de « couleurs locales », au retour du merveilleux dans la sphère des symbolistes ou aux pages qui participèrent à la folklorisation des pratiques populaires dans les guides destinés à un tourisme en expansion.

Si la volonté d'habiter l'héritage des savoirs romantiques opéra notamment à travers la revendication d'une continuité disciplinaire (en 1877, le premier éditorial de *Mélusine* reprit un texte du philologue Gaston Paris publié dans *Romania* en 1866; dans les revues spécialisées, les Grimm ou George Sand furent élevés au rang de précurseurs), l'on notera que cet héritage imprégna tout autant le nouveau cadre savant d'observation des traditions populaires. Il y aurait ainsi une étude à mener sur les requalifications de la notion de « survivance », cautionnée par l'ouvrage séminal d'Edward Burnett Tylor, *Primitive Culture* (publié en 1871 et traduit en 1876-1878), selon des usages plus ou moins différenciés qui en accentuèrent l'incomparable charge matricielle. Au terme de ces observations, une conclusion s'impose : les bases d'un savoir folkloriste ont précédé en quelque sorte sa structuration. Il ne s'agit pas pour autant de faire des années 1880 le débouché logique

12. Daniel Fabre, « D'une ethnologie romantique », in Daniel Fabre et Jean-Marie Privat (dir), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2011, p. 5-75.

13. Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 228-236; Daniel Fabre, « Roman régionaliste et région romanesque : frontières de la littérature », in Sylvie Sagnes (dir), *Littérature régionaliste et ethnologie*, Arles, Museon Arlaten-Ethnopôle Garac-Actes Sud, 2015, p. 199-218.

d'une multitude d'expériences, mais de prendre en compte les formes d'inertie qui ont délimité (et limité) les formes de la science folkloriste à la fin du siècle. Dès lors, et sans vouloir céder à une quelconque illusion étologique, il s'avère que la constitution d'un marché du folklorisme dans les années 1880 vit converger une offre savante de transformation d'un faisceau de connaissances faiblement cristallisées et des intérêts, tangibles mais incomplètement formulés, pour ce qui relevait des cultures populaires dans des fractions de la société. Au contact de leurs ouailles, nombreux furent les prêtres qui, non seulement s'accommodèrent de certaines pratiques jugées superstitieuses¹⁴, mais s'y intéressèrent pour ce qu'elles étaient supposées receler des formes d'autochtonie, ces antidotes à une modernité jugée destructrice des liens au sol¹⁵. Dans un autre genre, les initiatives de Jean Baffier sont à mettre au compte de ces intérêts disséminés capables d'alimenter une curiosité croissante pour les savoirs du peuple. Devenu sculpteur à Paris où il s'installa définitivement en 1877, Baffier n'eut en effet de cesse de valoriser sa région d'origine. Fondateur, en 1888, du premier groupe folklorique berrichon de la capitale, « Les Gâs du Berry », il exporta son savoir-faire en organisant des fêtes réputées traditionnelles dans son Cher natal moyennant quoi les élus de toute obédience admirent, dès les années 1910, le folklore comme une référence culturelle à ne surtout plus négliger¹⁶.

De la morphologie de ce marché, dans sa portion scientifique, l'on retiendra trois traits caractéristiques. Il fut, premièrement, un lieu de concurrence entre trois revues parisiennes – *Mélysine* (1877), la *Revue des traditions populaires* (1886), *La Tradition* (1887) – et ce d'autant plus que leurs chefs de file, respectivement Henri Gaidoz, Paul Sébillot et Henry Carnoy, d'alliés devinrent rivaux au motif qu'ils défendaient des projets divergents. Tandis que le premier prôna un folklorisme s'inventant exclusivement comme une science et que le dernier prescrivit une définition suffisamment lâche qui couronna sa littérisation, Sébillot se fit le porte-parole d'une discipline « médiane » dont la polyvalence, en dépit des rappels constants à la scientification, obéit à une stratégie d'occupation du terrain. Deuxièmement, la portion intellectuelle de ce marché exista à travers la tentative d'institutionnalisation d'un savoir. Cet effort passa par des revues spécialisées et des ouvrages dédiés (la collection « Les littératures populaires de toutes les nations » abrita chez Maisonneuve et Leclerc une quarantaine de monographies). Il s'adossa en outre à la Société des traditions populaires qui œuvra, dès ses débuts (1885), à fédérer des acteurs disséminés dans le pays en tablant

14. Judith Devlin, *The Superstitious Mind. French Peasants and the Supernatural in the Nineteenth Century*, New Haven, Yale University Press, 1987.

15. Pour un très bon exemple, cf. Liliane Pinard, *Les mentalités religieuses du Morvan au XIX^e siècle (1830-1914)*, Dijon-Château-Chinon, Éditions Universitaires de Dijon-Académie du Morvan, 1997.

16. Yannick Guillou, *L'idée régionaliste et la littérature. Construction et représentations de l'identité locale du Berry au tournant du siècle (1897-1914)*, thèse de lettres modernes (Jean-Marie Goulemot, dir), 1 vol., Université de Tours, 1996, p. 139-144.

sur la production et l'affichage d'une cause. Enfin, ce marché se nourrit, depuis son épiscentre parisien, d'une mobilisation continue en faveur de la légitimation du folklorisme qui fonctionna entre autres sur la constitution d'une chaîne érudite et sur son inscription dans une mouvance internationale. Tenu pour initiatique par ceux qui le portèrent, le premier Congrès international des traditions populaires, qui eut lieu à Paris au moment de l'Exposition universelle de 1889, fut une facette classique de cette internationalisation disciplinaire. Reste que derrière les pétitions de principe en faveur d'une confluence savante échappant aux frontières étatiques, et en dépit d'une réelle ouverture sur le monde (dans les trois revues, comptes rendus et articles firent la part belle aux sociétés européennes et ultramarines), ce furent moins les transferts culturels qu'une confortation des manières d'envisager et d'organiser nationalement l'étude du folklore qui primèrent. La résistible internationalisation des transactions intellectuelles achoppa sur la montée en puissance de traditions scientifiques nationales de plus en plus chevillées aux institutions académiques¹⁷.

Il n'est pas lieu de revenir ici sur les ressorts de la dynamique « impérialiste » de l'entreprise « sébillotienne » : Gaidoz multiplia-t-il les diatribes contre ce qu'il tint pour une « captation d'héritage » de la part de son ancien confrère, en 1900, le folklorisme, c'était, aux yeux de ceux qui s'y intéressaient, surtout, pour ne pas dire exclusivement, Sébillot¹⁸. La constitution de la communauté savante telle qu'elle se définit à travers un processus volontariste de mise en cohérence¹⁹ mérite en revanche de s'y attarder davantage. Vingt ans après sa naissance, le fonctionnement du système « sébillotien » ressemblait à s'y méprendre à la matrice envisagée à ses débuts : Dîners de Ma Mère l'Oye (un aspect de la sociabilité érudite), périodicité et pagination de la revue, implication des anciens et des nouveaux membres dans l'envoi des informations ou l'écriture des articles, recueil de matériaux tous azimuts soulignent combien certaines tentatives premières, lorsqu'elles ambitionnent de constituer un espace de production d'une connaissance spécifique²⁰, conditionnent profondément la suite en ne cessant d'apparaître comme une feuille de route impériale voire intangible.

Dans le cas qui nous occupe, la rationalisation de l'entreprise s'exécuta selon des modalités répliquées jusqu'à la Guerre. Nous avons parlé de virtuosité à propos de Sébillot. Pariant préférentiellement sur le nombre des correspondants et quelquefois sur une forme de clientélisation, l'épanouissement

17. Johan Heilbron, « Qu'est-ce qu'une tradition nationale en sciences sociales? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 18, 2008, p. 3-16, p. 7-9.

18. Nous renvoyons à notre ouvrage, *Une discipline en trompe-l'œil. La galaxie folkloriste (1877-1914)*, Paris, CNRS éditions, à paraître en 2019.

19. Jean-Louis Fabiani, « L'Épreuve des savoirs », in Christian Jacob (dir), *Lieux de savoir*, t. 1 : *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 43-53, en particulier p. 43-44.

20. Gérard Noiriel, « Naissance du métier d'historien », *Genèses*, n° 1, 1990, p. 58-85, p. 78 ; Edward W. Said, *Beginnings. Intention and Method*, New York, Columbia University Press, 1985, p. 32 et suiv.

du folklorisme fut gagé sur une arborescence des affiliés qui furent appelés à couvrir localement une portion du territoire national. Cette dimension réticulaire, reposant sur l'organisation d'un réseau en réalité lâche, combina une spécialisation sans professionnalisation du côté des rares acteurs qui s'y consacrèrent exclusivement et les quelque 1 000 amateurs qui formèrent la galaxie au tournant du siècle²¹. Si Gaidoz, Sébillot ou Carnoy vécurent en partie pour le folklorisme en cumulant activité éditoriale, pratiques sur le terrain (accumulation de matériaux de première main) et initiatives à destination de leurs fidèles, ils ne vécurent ni institutionnellement ni économiquement du folklorisme. Ce fut moins leur position sociale et/ou leur statut qui les différencièrent des amateurs sur lesquels ils comptèrent pour asseoir sa légitimité scientifique que le temps (une bonne partie de leur vie pour les deux premiers) qu'ils consacrèrent à leur « objet de dévotion ».

La morphologie de cette galaxie est intéressante à plus d'un titre. Ce fut un secteur suffisamment ouvert et faiblement compétitif pour que des érudits de province puissent s'y sentir représentés parce que le ticket d'entrée était modique (il était attendu d'un folkloriste qu'il manifeste un intérêt pour le folklore), parce que l'échec de son « universitarisation » imposa de fait des frontières moins étanches entre établis et profanes. Les logiques d'entraînement y étaient en effet plus incitatives que coercitives et offraient aux impétrants de s'en revendiquer momentanément en se faisant les compagnons de route des « institutions » les plus aisément distinguables (la Société et la *Revue des traditions populaires*). Cette galaxie fut d'autant plus accueillante que ses membres échappèrent difficilement à l'*illusio* dont Sébillot devint le promoteur sinon le plus chevronné, à tout le moins le plus habile. Si nous faisons référence à la notion d'*illusio*, c'est pour rappeler que l'adhésion aux règles, qui font le jeu toujours plus efficace²², renvoie à la manière que prôna le beau-frère d'Yves Guyot pour intéresser à sa version du folklorisme : la disponibilité du rentier mise au service de l'agencement d'une nouvelle communauté savante pouvait se traduire dans des dispositifs conformes en tous points à ce qui se faisait dans d'autres circonscriptions de l'espace scientifique (le modèle de la Société d'anthropologie de Paris à laquelle il appartient y fut certainement pour quelque chose²³). L'inventaire des pratiques appelées à se banaliser était d'ailleurs étendu : célébration de l'accumulation des connaissances, extension d'une investigation qui, ne se limitant plus à la seule « littérature orale », embrassa bien plus largement une ethnographie générale, multiplicité des appels à enquêter sur des sujets variés, « tableau » des

21. Chiffre que nous avons établi à partir de l'étude de l'*Annuaire des traditions populaires*, Paris, Émile Lechevalier-Ernest Leroux, 1894.

22. Cf. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 2003 [1997], p. 147 et *Sociologie générale*, vol. 1 : *Cours au Collège de France (1981-1983)*, Paris, Raisons d'agir/Le Seuil, 2015, p. 316-317.

23. Cf. les travaux de Claude Blancaert dont *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

honneurs où les membres de la Société des traditions populaires se voyaient gratifiés d'une notule dès l'obtention d'une médaille ou d'une promotion... Associés à une mobilisation des acteurs *via* des échanges épistolaires quelquefois nourris, ces dispositifs favorisèrent la matérialisation d'une communauté toujours plus grande à laquelle ses membres, quels qu'y fussent leurs investissements, pouvaient se rattacher aisément parce que le folklorisme coiffait un périmètre suffisamment délimité. Mû en grande partie par des pratiques d'amateurs plus ou moins chevronnés en la matière, le folklorisme s'imposa pas à pas telle une bannière dont il était dorénavant possible de se recommander.

Sébillot, en travaillant continument à l'entretien de cette *illusio*, soucieux de démontrer son enthousiasme pour tout ce qui touchait aux expressions des cultures populaires, ne cessa d'entretenir la flamme d'un folklorisme dont les résultats accréditaient, grâce à la *Revue des traditions populaires*, la transformation d'une connaissance hétéronome en un savoir « souverain », organisé et mis à l'agenda. Aussi conditionna-t-il la pérennisation de son entreprise à un élément déterminant : la valorisation incessamment réactivée d'une *libido sciendi* d'autant plus appréhensible qu'elle reposait sur des conventions imprécises mais admises et compréhensibles par un monde savant dont il en fit le destinataire. Cette *libido sciendi*, placée à la disposition d'un groupe dont l'élargissement joua comme une instance de validation, en quelque sorte autoalimentée parce que ses incidences au sein de la galaxie imposaient en retour que son efficience ne soit pas démentie, servit de moyen d'agrégation – on qualifiera cette *libido sciendi* d'instrumentale. Performative, elle concourut vraisemblablement, chez Sébillot, à réassurer la légitimité de son entreprise au point que le magistère dont il fut crédité chez certains érudits provinciaux dès la fin des années 1880 apparut comme l'une des dimensions d'un capital de réputation qu'il ne cessa de réinvestir dans ce qui lui tint lieu de ligne d'horizon : la conquête croissante d'une part du marché scientifique.

Le programme du folklorisme qui visa à la constitution de « l'herbier » le plus fouillé des pratiques populaires ne releva en aucun cas d'un effort de modélisation et de généralisation, mais bien davantage d'un savoir se fabriquant par et pour le collectage. La *libido sciendi* qui s'y énonça put ainsi rencontrer aisément l'adhésion de centaines de polygraphes d'autant plus que les ambitions scientifiques et sociales qui lui furent afférentes entraient en résonance avec celles que promouvaient les sociétés savantes. On était donc en terrain connu. La *libido sciendi* offrit d'ailleurs à des individus quelquefois isolés dans leur recherche folkloriste d'extrapoler leur position pour se sentir appartenir à une collectivité d'interlocuteurs dont les liens, certes épisodiques et faibles, reposaient néanmoins sur l'existence d'une communauté de pensée et d'action – un *ethos* disciplinaire aisément partageable. Pour le solitaire que fut, par exemple, Félix Arnaudin arpétant sur son vélo les Landes de

Gascogne²⁴, le projet « sébillotien » ouvrit bien moins un espace de confrontation intellectuelle qu'il ne fournit un lieu de familiarité avec une démarche où il parut possible de se retrouver en pays de connaissance. La fidélité au folklorisme supposa en retour l'entretien d'une « fiction » disciplinaire (soit la production de connaissances dans le cadre d'une science professionnalisée) capable de garantir l'existence d'une « association » qui resta incontestablement fragile.

FONCTION ET VALEUR DE LA *LIBIDO SCIENDI*

Ciment de la communauté savante, ayant valeur et de connaissance et de reconnaissance, la *libido sciendi* telle qu'elle s'exprima à travers un conformisme fédérateur au fil des publications agit-elle vraiment comme un incubateur d'une communauté d'égaux ? En privilégiant le nombre (les maillons du réseau) sur la « vertu » (une opération intellectuelle assise sur un protocole scientifique), le folklorisme s'accommoda en effet de ces liens quelquefois faibles qui atténuèrent considérablement la verticalisation d'un pouvoir de patronage. Il se trouva ainsi à bien des égards aux antipodes de l'entreprise durkheimienne de fondation d'une école, avec ce que celle-ci put générer de standardisation du travail scientifique et de hiérarchisation des titres requis, de qualités attendues et de positions occupées²⁵. Au contraire, si Sébillot devint une référence, il ne s'imposa pas comme un maître, ce qui accrut l'autonomie des amateurs de traditions populaires. La topographie « polynésienne » du folklorisme témoigna ainsi de la capacité des érudits à entrer dans le jeu tout en conservant leur liberté d'action. Sans rompre définitivement avec un noyau parisien qui demeura sinon un point d'ancrage, à tout le moins un repère, Achille Millien et Félix Arnaudin surent ainsi s'en éloigner. Le premier, invité au Congrès de 1889, infléchit sa trajectoire dans un sens plus ouvertement régionaliste et se détourna progressivement du pivot central pour se concentrer sur son pré carré, le Nivernais²⁶. En dépit des relations ponctuelles qu'il entretenait avec l'inamovible directeur de la *Revue des traditions populaires*, le second, déçu de l'audience faite à ses travaux, se retrancha de plus en plus, quant à lui, dans son isolement originel.

Il n'est pas lieu de revenir ici sur les conditions sociologiques et structurelles qui aboutirent, en l'espèce, à deux types d'organisation et d'expé-

24. Guy Latry, *Félix Arnaudin, un folkloriste gascon à travers sa correspondance (suivie de l'édition de la correspondance générale de F. Arnaudin)*, thèse d'études occitanes (Philippe Gardy, dir), 3 vol., Université Montpellier 3, 2000.

25. Terry Nichols Clark, *Prophets and Patrons : The French University and the Emergence of the Social Sciences*, Cambridge, Harvard University Press, 1973, p. 162-195 ; Laurent Mucchielli, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte, 1998, p. 208-249.

26. Pierre Marcotte, *Achille Millien (1838-1927). Une entreprise folkloriste en Nivernais*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, 2 vol., École nationale des Chartes, 2011.

rience du savoir (les sociologues *versus* les folkloristes) qu'il serait facile de caricaturer. Si l'agencement de la galaxie folkloriste contribua à atténuer les effets ordinaires de la compétition savante, il ne protégea cependant ni de la domination surplombante d'une figure de *primus inter pares*, ni des micro-concurrences entre acteurs locaux. Les quatre tomes que fit paraître Paul Sébillot entre 1904 et 1907 sous le titre générique *Le Folklore de France* sont une somme volumineuse issue de plusieurs décennies passées à colliger les traditions populaires. Ils peuvent être lus sous l'angle de la dette contractée par un collègue à l'égard de ses confrères, un retour sur investissement d'une *libido sciendi* générant des profits collectifs si l'on veut. Ils peuvent tout aussi bien être considérés comme la sanction de l'occupation définitive d'une position conquise au fil du temps. L'on remarquera à ce propos qu'une tendance de l'historiographie actuelle tend à plaquer sur des situations antérieures les analyses qui concernent les requalifications actuelles d'un espace scientifique traversé par des dynamiques de coproduction cognitive entre amateurs et professionnels²⁷. Si d'aucuns voient désormais dans le folklorisme d'avant 1914 le laboratoire d'un savoir démocratique²⁸ qui aurait subverti les lignes de démarcation, l'on se méfiera peut-être des attendus qui orientent ce type d'analyse tant il fait l'économie des dimensions sociales de la relation qui s'établit entre les observateurs et les observés, les enquêteurs et les enquêtés, et les enquêteurs entre eux... dont la *libido sciendi* constitua un trait d'union particulier.

La *libido sciendi* renvoie en effet à bien plus qu'un désir de connaissance dont l'universalité, catégorie routinière dans l'espace scientifique, écrète le sens qui peut lui être conféré. Cela va de soi : pour qu'il y ait une croyance partagée, encore faut-il que des dispositions sociales héritées ou assimilées nourrissent chez des individus une adhésion plus ou moins explicitement consentie non seulement à la croyance mais au fait de croire dans cette croyance. Le folklorisme tel qu'il émergea en tant que communauté savante recouvrit des profils individuels extrêmement variés sous un label somme toute unificateur. De l'érudit de village monographiant sa commune en faisant une place aux traditions populaires au littérateur qui s'y intéressa ponctuellement dans la foulée d'une enquête diligentée par une société savante, du spécialiste des chants populaires que fut Julien Tiersot²⁹ au député radical Charles Beauquier³⁰ qui chercha et trouva dans ses travaux sur la Franche-Comté de quoi renforcer ses convictions régionalistes, nul autre repérage que celui qui associe identification par un étiquetage extérieur et autoqualifica-

27. Florian Charvolin, « Comment penser les sciences naturalistes "à amateurs" à partir des passions cognitives », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 17, n° 2, 2009, p. 145-154.

28. Cf. David Hopkin, *Voices of the People in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; position documentée et très nuancée qui est défendue tout au long de l'introduction titrée « Folklore and the historian », p. 1-30.

29. Julien Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France*, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, imprimeurs-éditeurs, 1889.

30. Noël Barbe (dir), *Les mondes de Beauquier*, Besançon, Éditions du Sekoya, 2015.

tion par certains de ses acteurs ne semble pouvoir délimiter plus convenablement un monde si hétérogène en apparence. Une certaine facilité d'esprit consisterait vraisemblablement à les agglomérer sous un de ces chapeaux : bourgeoisie intellectuelle, bourgeoisie érudite, bourgeoisie de savoir. Sauf que, sociologiquement, l'instituteur et poète occitan Antonin Perbosc³¹ ne ressembla ni à l'écrivain Gabriel Vicaire³² ni au rentier de la terre que fut aussi le conservateur du musée d'Agen Jules Momméja³³ ni au grand bourgeois collectionneur qui s'incarna dans la figure de Sébillot.

Dans une société touchée par l'accentuation de la singularisation, un objet au cœur des réflexions de certains acteurs majeurs des sciences sociales naissantes³⁴, les profils personnels des folkloristes renseignent à la fois sur la diffraction des emplois, statuts et fonctions et, dans le même temps, sur la montée en puissance d'un monde de l'érudition qui, porté par la démocratisation des apprentissages scolaires, façonna le folklorisme à sa manière. Évoluant pour la plupart à l'intersection de plusieurs univers sociaux, les folkloristes, qui furent pour la quasi-totalité d'entre eux des amateurs à temps incomplet, se distinguaient socialement les uns des autres par de plus ou moins grandes variations inter-individuelles³⁵. Facteur de distinction des élites, tout particulièrement locales, que les sociétés savantes des deux premiers tiers du siècle favorisèrent en entretenant une émulation œuvrant à la spécification des savoirs et à leur inféodation sociale, les mobilisations intellectuelles pouvaient devenir le creuset des tensions qui ne manquaient pas de traverser une classe élitaires soumise à la pluralisation de la notion d'élite. En lien avec la recomposition d'une classe plus diverse (le vocable des classes moyennes se développait) et plus incertaine dans ce qu'elle estimait être sa place, la différenciation des parcours portait en elle le risque d'une désagrégation de ce qui avait participé, entre autres, à la concrétisation de sa primauté : l'adéquation entre un intérêt savant pour le monde et le monopole de son énonciation³⁶ – une classe fracturée était en effet potentiellement porteuse d'une multiplication de discours.

Or, dans le cas qui nous occupe, la *libido sciendi* fut appliquée à un objet qui s'identifia peu à peu au large spectre des cultures populaires³⁷. Le peuple

31. Josiane Bru, « L'instituteur, l'ethnographe et le poète : Antonin Perbosc (1861-1944) » (http://www.garae.fr/IMG/pdf/L_instituteur_l_ethnographe_et_le_poete.pdf).

32. Michèle Gorenc, *Les poètes du pays natal (1870-1890). L'exemple de Jean Aicard et de François Fabié*, Paris, Honoré Champion, 2014, p. 189-209.

33. Véronique Moulinié, « Jules Momméja. Enquêtes scientifiques ou en quête de soi? », 2008, in Bérose. Encyclopédie en ligne sur l'histoire de l'anthropologie et des savoirs ethnographiques (<http://www.berose.fr/?Jules-Mommeja-Enquetes-scientifiques-ou-quete-de-soi>).

34. Laurent Mucchielli, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, *op. cit.*

35. Pour une mise au point, cf. Bernard Lahire, *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 183 et suiv.

36. Carol E. Harrison, *The Bourgeois Citizen in Nineteenth-Century France. Gender, Sociability, and the Uses of Emulation*, New York, Oxford University Press, 1999, p. 189 et suiv.

37. Cf. « Programme & but de la Société des traditions populaires », *Revue des traditions populaires*, n° 1, 1886, p. I-IV.

en ses mystères : c'est en résumé l'équation sur laquelle se fonda un projet folkloriste qui confina, chez certains, à une passion quelquefois dévorante visant à percer une altérité conçue comme une énigme. Ce désir de mettre « le peuple par écrit³⁸ » procéda fréquemment d'une ethnographie rudimentaire réalisée au moyen d'enquêtes, de situations d'interlocution, d'observations *in situ*. Supposant un contact intéressé au nom d'une logique de la découverte, résumable à deux pratiques (colliger et comparer souvent *a minima*), l'opération folkloriste rendit le peuple d'autant plus intrigant qu'il se fit, à travers son prisme, à la fois bigarré (les centaines de versions de certains contes ou de certaines chansons en témoignaient) et monadique : le peuple, c'était ce à quoi l'on n'appartenait plus ou pas³⁹. La relation que les folkloristes entretenirent avec le peuple fonctionna ainsi sur un arbitraire culturel qui, en établissant en creux des critères de légitimité, concourut à une archaïsation à laquelle la notion de survivance pouvait dorénavant conférer un appareil scientifique. Elle contribua à rendre le peuple toujours plus curieux, de cette curiosité dont les historiens ont montré combien elle fut, notamment depuis le XVIII^e siècle, au cœur de certaines pratiques culturelles qui, en associant la curiosité (comme valeur) et l'existence d'un marché des curiosités, popularisèrent la première en l'indexant sur l'expansion du second⁴⁰. Du folklore du peuple à sa folklorisation dont une classe de loisir fut friande, il n'y eut donc qu'un pas, à tel point que certains acteurs du folklorisme participèrent et à son intellection et à sa promotion axiologique. Le cas de Jacques Rougé est sur ce point emblématique. Inséré dans plusieurs cercles savants, membre du Touring Club de France depuis 1900, ce petit rentier publia, à compter de 1907, quelques articles sur les traditions populaires de la Touraine méridionale dans la revue de Sébillot. La fondation du syndicat d'initiatives de Loches en 1913 récompensa la carrière de cet entrepreneur culturel qui avait parié sur l'adéquation entre un savoir et des rétributions à la fois érudites et autres qu'intellectuelles⁴¹.

À défaut de se muer en une science de la tradition⁴², évacuant l'*épistémè* au profit d'une démarche attrape-tout, le projet folkloriste qui engendra une « science par défaut » parce qu'il ne parvint pas non plus à se défaire d'une réflexion sommaire sur les catégories de peuple et de populaire⁴³, se signala, au tournant du siècle, pour nombre de profanes, comme une tentative d'ordonnement raisonné des curiosités. Concomitante de cette mobilisation

38. Geneviève Bollème, *Le peuple par écrit*, Paris, Le Seuil, 1986.

39. Nelly Wolf, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 28-35.

40. Barbara M. Benedict, *Curiosity. A Cultural History of Early Modern Inquiry*, Chicago, The University of Chicago Press, 2001, p. 202 et suiv.

41. Saskia Cousin, *Les miroirs du tourisme. Ethnographie de la Touraine du Sud*, Paris, Descartes & Cie, 2011, p. 59-87.

42. François-André Isambert, *Le sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, Minuit, 1982, p. 31-34.

43. Marcel Maget, « Problèmes d'ethnographie européenne », in Jean Poirier (dir), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 1247-1338, p. 1279-1298.

intellectuelle ratée, la « fièvre » muséographique⁴⁴ qui l'accompagna vient opportunément le souligner. Biens culturels d'autant plus faciles d'accès que les curiosités sur lesquelles prospérèrent les folkloristes rencontrèrent l'intérêt des écrivains provinciaux qui en firent aisément un fonds de commerce – nombreux furent ceux qui passèrent allègrement de la publication d'un roman à une étude des traditions populaires –, les curiosités du peuple nichèrent par ailleurs dans une presse de vulgarisation (pensons au *Magasin pittoresque*) à laquelle contribuèrent certains des « traditionnistes » les plus renommés. En d'autres termes, la curiosité, ardente et quelquefois inventive de certains d'entre eux (Paul Sébillot lança des appels à contribution pour cerner le « folklore électoral⁴⁵ »), attisa un intérêt pour un marché des curiosités inondé par de multiples canaux. Si la *libido sciendi* que promurent et véhiculèrent les porte-parole de la galaxie participa à une tentative de justification d'une discipline, elle fut aussi, à n'en pas douter, un ciment pour une classe élitaires qui, en dépit de son fractionnement, put se conforter, à peu de frais, dans une autoidentification sociale. Le peuple se mua ainsi, par le truchement de l'opération folkloriste, en un miroir qu'elle pouvait se tendre et qui lui garantissait, ce faisant, l'illusion de son unité.

Si le folklorisme fonctionna bien mieux socialement que scientifiquement (les rendements cognitifs des « demi-savants⁴⁶ » s'avèrent faibles), c'est aussi parce qu'il concourut au maintien de représentations sociales unificatrices. Dans les relations les plus quotidiennes que le bourgeois, petit ou grand, pouvait entretenir au quotidien avec l'ouvrier, l'artisan ou le paysan, il lui apparaissait en effet que ces derniers étaient foncièrement multiples. Passés au crible d'une entreprise intellectuelle qui transforma cette diversité humaine en une entité (soit « le » peuple), ils devinrent dans le regard de l'érudit autant d'incarnations d'un ordre social dont les transformations avivèrent de possibles oppositions entre un « eux » et un « nous ». À l'heure d'une « détraditionalisation⁴⁷ » de la société et des multiples interrogations sur les façons de faire communauté (n'oublions pas que les questions de nation et de morale étaient largement débattues dans les milieux savants), le projet folkloriste poussé par une *libido sciendi* instrumentale fournit une ressource à laquelle il était loisible de se raccrocher pour revendiquer une appartenance à une classe, fût-elle le fantôme de ce sur quoi elle avait fondé naguère son hégémonie.

44. Isabelle Collet, « Les premiers musées d'ethnographie régionale en France », in Musée national des arts et traditions populaires, *Muséologie et ethnologie*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1987, p. 68-99.

45. *Revue des traditions populaires*, n° 10, 1893, p. 511.

46. Arnold Van Gennep, *Les Demi-Savants. Esthétique comparée. Linguistique. Pathologie végétale. Biologie. Ethnographie. Folklore. Épigraphe. Anthropométrie. Critique littéraire. La synthèse*, Paris, Mercure de France, 1911.

47. Marcel Gauchet, *L'avènement de la démocratie*, t. 2 : *La crise du libéralisme*, Paris, Gallimard, 2007, p. 108 et suiv.

*

À bien des égards, la *libido sciendi* des folkloristes, telle que nous avons essayé de la cerner, sert aussi à asseoir un conformisme social fondé sur un ordre ancien⁴⁸ quand bien même certains furent des républicains convaincus – on pouvait être politiquement pour la République et socialement conservateur. On fera d'ailleurs l'hypothèse qu'il ne fut pas anodin qu'elle s'appuie « épistémologiquement » sur la notion de survivance, celle-là même qui avait tenu de viatique pour les producteurs des savoirs romantiques. Indicateur et mesure d'une connaissance balbutiante du folklore dans la société du premier XIX^e siècle où la classe élitaires disposa d'une plus grande homogénéité, la notion de survivance conserva toujours une efficacité dans un monde qui s'était toutefois profondément transformé. Cette rémanence n'est pas fortuite si l'on veut bien faire l'hypothèse que, dans son utilisation répétée, c'est aussi de la perdurance d'un schème interprétatif, et partant, du ciment qu'elle induit dont il est question. On pourrait parler d'hystérésis. On y verra en effet moins une résurgence que la prorogation d'une connaissance dont la *libido sciendi*, en dépit de ses nouveaux « habits » savants, fut l'expression sinon d'une tentative de préservation d'un ordre social, à tout le moins de l'imaginaire qu'il ne cessa de véhiculer. Sur l'autel des survivances, le folklorisme continua de ripoliner la et les curiosités parce que ses principaux acteurs ne surent, ne purent ou ne voulurent les penser autrement.

*Laurent Le Gall est professeur d'histoire contemporaine
à l'Université de Brest et membre du CRBC*

48. Michael Löwy et Robert Sayre, *Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, p. 40 et suiv.